

Georges Piroué

Tu reçus la naissance

récit



camPoche

« Tu reçus la naissance »
a paru en édition originale en 1991
aux Éditions Hatier, à Paris,
dans la collection « Haute Enfance »

« Tu reçus la naissance »,
cent quarante-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le dixième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Dieyla Sow, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Fernand Perret,
La Chaux-de-Fonds, rue de la Balance,
près de la place de l'Hôtel-de-Ville, vers 1930
Collection iconographique de la
Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds
Photogravure : Bertrand & Cédric Lauber, Color*, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-149-9
Tous droits réservés
© 2005 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

TU REÇUS LA NAISSANCE

C E TU que je m'adresse à moi-même, à soixante-cinq ans de distance et qui est le début de mon moi, je n'en ai pas le moindre souvenir et tout me porte à croire qu'il n'existait pas, plaisante évidence, avant d'avoir reçu justement la naissance. Je ne me reconnais dans rien de prénatal ou d'intra-utérin, à l'inverse de nombre de mes contemporains ; je me crois venu au monde le jour Un de l'An Un apr. G. P. Je n'ai jamais imaginé non plus avoir pu être désiré et conçu par mes père et mère. L'idée m'en est informulable, ayant vécu durant trente ans en leur compagnie et de la manière que je vais dire.

Mon père était né en 1877. Il a trente ans au moment de son mariage et quarante-trois ans au moment de ma propre naissance, en 1920, après avoir engendré ma sœur, en 1907, et mon frère, en 1910. Ma mère de son côté, née en 1882, a trente-huit ans quand elle accouche de moi.

Ai-je été, comme on dit, un « accident » ? Le produit incontrôlé d'une longue intimité sexuelle ? Je ne le pense pas et pencherais plutôt pour l'hypothèse d'une union charnelle exceptionnelle, en

quelque sorte dictée de l'extérieur par les événements, et d'ailleurs acceptée d'enthousiasme.

La date de ma conception, novembre 1919, est le premier anniversaire de l'armistice qui mit fin à la guerre mondiale de 1914. Une vague d'espérance déferle alors sur l'Europe de l'Ouest – du moins l'imagine-t-on en Suisse. Peut-être a-t-elle entraîné mon père à « mettre la semence », non sous l'empire du désir, laissant agir la nature, mais en toute connaissance de cause, sous l'impulsion réfléchie de l'Histoire en train de se refaire croyait-il, une jeunesse innocente. Je ne suis pas l'enfant de l'amour, mais celui du pacifisme qui avait décrété : « Plus jamais ça, nous venons de vivre la der' des der' . »

Longtemps mon lit-cage s'est trouvé dans la chambre de mes parents, des malaises et des cauchemars m'ont souvent réveillé en pleine nuit. Je n'ai jamais rien surpris qu'il m'eût été interdit de voir. J'ai ensuite dormi, par caprice, des semaines entières dans le lit jumeau qu'on me cédait. Le couple s'accommodait de l'autre lit. Ils se dévêtaient sous mes yeux. Un soir, par négligence, ma mère découvrit un sein ; elle ne fit qu'en rire. Ils se rejoignaient dans le lit étroit. Impossible d'éviter tout contact. Ma surprise fut grande le jour où mon frère souleva, innocemment ou non, la question de l'inconvenance de ma présence dans la « chambre à coucher ».

Mes parents avaient-ils donc, déjà vieux, contracté sans turpitudes l'habitude du sommeil en commun ? La probable chasteté de mon père n'avait-elle exigé ni chambre à part ni couche séparée ?

Comment, jusqu'à quel point pouvait-il vaincre la tentation qu'il n'avait pas pris la précaution de fuir ?

On pensera que j'ai refoulé, comme tant d'autres, la représentation de la scène primitive. Je ne le crois pas. Simplement en ma présence, de jour ou de nuit, père et mère n'ont jamais esquissé le moindre geste d'amour. Je ne les ai jamais vus dans les bras l'un de l'autre ou échanger un baiser autre que familial. Je n'ai jamais soupçonné non plus la plus petite tension d'ordre charnel que cette continence aurait pu provoquer. Pourtant, si ma mère, manifestement, appartenait à cette catégorie de femmes pour qui le devoir conjugal est aussi incompréhensible que peu attrayant, j'ai souvent intercepté chez mon père le signe de la sensibilité érotique. Mais elle ne faisait que l'effleurer : cela n'avait aucune suite, cela ne perçait pas la pellicule protectrice des principes d'abstinence. Les troubles, les explosions, les drames concernaient autrui. Il pouvait en parler, mais les actes ne s'accomplissaient pas, la soif des actes ne se manifestait pas.

Ma mère, à propos de tout ce qu'elle estimait déplacé, émettait un bruit, *tsss, tsss, tsss*, avec sa langue contre les dents. J'en fus mortifié un soir de mon adolescence où j'assistais en sa compagnie au film *La Veuve joyeuse* jugé inconvenant. L'amour pour elle était une incongruité.

Voilà pourquoi je suppose avoir vécu une petite enfance exempte de toute curiosité dite malsaine, tout au moins à l'égard de mes géniteurs. Aucun couple ne semblait m'avoir engendré. Sa puissance et ses ravages, l'amour les exerçait partout ailleurs,

sauf parmi nous et en nous. Nous en étions protégés, nous ne voulions pas nous avouer en être contaminés. Une certaine liberté de langage ou de propos qui pouvait friser la scatologie nous servait, si nous étions en belle humeur, à camoufler les domaines précis du sexe. Éros nommément désigné n'avait pas voix au chapitre. Nous étions pain sans levain.

Je suis loin aujourd'hui d'approuver ce genre d'éducation, car j'ai pu, par la suite, mesurer à quel point il est difficile de réintroduire d'une manière saine dans ce monde aseptisé « les rousseurs amères de l'amour ». Merci au *Bateau ivre* de m'avoir ainsi lessivé de mes puretés. Non seulement la fonction sexuelle se trouvait niée, mais tous nos comportements corporels étaient rendus maladroits. La jouissance de soi-même nous avait été enlevée. Il nous a fallu, non sans peine, en récupérer l'usage.

À quelqu'un qui n'existait pas, la naissance a été donnée. Pour une seconde naissance, beaucoup d'autres débuts fragiles seront nécessaires.

LIEUX

NOUS HABITONS un appartement de quatre pièces. À cette époque, je ne savais pas compter. L'important pour moi était un espace, dans le vestibule, d'environ trente centimètres, qui séparait

la porte des w.-c. de celle de la cuisine. Je pouvais l'étreindre de mes bras et grimper sur le bord de la plinthe.

Sans doute se demandait-on autour de moi le plaisir que j'y trouvais. J'ignorais ce qu'était le plaisir. Je n'ai que le souvenir d'avoir cherché à grimper. La semelle trop souple de ma pantoufle glissait et je tombais. Ou bien elle ne glissait pas et je m'élevais. J'ai réussi là le premier « rétablissement » de ma vie, comme disent les varappeurs.

À gauche dans la cuisine, il y avait une caisse à bois, espace ménagé dans la paroi et fermé à mi-hauteur où l'on entassait les bûches. Je me glissais par l'ouverture et j'avais tout juste la place de m'y asseoir. Je ne dotais ce refuge d'aucun attrait magique, je ne m'y racontais pas d'histoires. Je m'y trouvais bien, simplement, et à me savoir là, mon entourage devait se sentir tranquille. Étant seul à pouvoir m'y tenir, c'était l'unique endroit de l'appartement que j'habitais sans partage.

Cette caisse à bois implique l'existence d'un fourneau sous une hotte où étaient accrochées les casseroles. Ce décor archaïque a disparu plus tard, remplacé par un réchaud à gaz et un calorifère, lequel a la forme d'un tuyau sur pattes étroit qu'on bourre par le haut de tourbe ou de « briquettes ». Il a pour qualité de ne jamais s'éteindre, d'où sa marque, « Inextinguible », devenue pour nous un nom commun. Je suis de cette espèce humaine rare qui a grandi à la chaleur de l'« Inextinguible ».

Ce calorifère était destiné à chauffer la cuisine et le vestibule qui, orienté d'est en ouest, était glacial

lorsque soufflait la bise. (Je parle comme La Fontaine : « ... quand la bise fut venue. »)

Pour lutter contre le froid – nous sommes dans le haut Jura suisse – on avait aménagé deux « bouts de corridor » fermés par une porte. L'un servait de débarras, l'autre de réduit à coucher où nous avons successivement dormi ma sœur, mon frère et moi.

Quant aux pièces, elles étaient chauffées par des fourneaux dont la bouche donnait sur le corridor.

Au début de l'automne arrivait chaque année un fumiste qui revêtait d'un enduit l'intérieur de la bouche. Je ne l'ai jamais vu qu'à cette occasion-là. Il avait le teint terreux, de la même couleur que sa terre réfractaire. Il ne parlait pas. On eût dit un génie jailli d'en bas. C'était un artisan du feu. Il plongeait ses bras nus à l'intérieur du fourneau.

Autre visiteur, mais celui-ci céleste : l'accordeur de piano. Aveugle, que je voyais se déplacer dans la rue d'un pas incertain, cotonneux, comme s'il avait marché sur les nuages. Des cheveux blancs entouraient un visage grave. La voix était grave aussi, le débit mesuré, comme son pas. Une casquette témoignait de sa modeste origine sociale.

Avec des gestes tâtonnants et prudents, il démontait le piano. Un piano droit qui peu à peu, à mesure qu'on le démaillottait maternellement, se révélait être une harpe dressée. L'accordeur auscultait l'instrument, faisait jouer les articulations, appréciait d'une légère pression du doigt l'état des marteaux. Ses mains erraient d'un vol lent autour du mécanisme, il touchait le bois, l'ivoire, le feutre, le cuivre, puis il se mettait à l'écoute des sons. C'était

la même approche aveugle et douce que son pas aérien, que ses gestes ailés, mais cette fois par l'oreille seulement. Longtemps les quintes et les octaves résonnaient, entre l'espace desquelles se glissaient petit à petit les autres notes de la gamme.

L'accordeur n'esquissait jamais la moindre suite mélodique, même une fois sa tâche terminée. Il se contentait de frapper des accords imperceptiblement modifiés par la manipulation quasi chirurgicale des chevilles d'accordage. J'en étais déçu. À mes yeux l'accordeur aurait dû être aussi pianiste. C'était n'être rien que n'être pas pianiste. Lui, enfermé dans sa nuit, l'œil révolté, interrogeait des constellations sonores, mesurait, corrigeait les distances d'une étoile à l'autre, comme un astronome, ignorant ma présence à ses pieds.

Trois des pièces de l'appartement donnaient au soleil levant, la quatrième au nord, à côté de la cuisine. La tradition – respectée au premier et au deuxième étage – aurait voulu qu'elle fût réservée à la salle à manger, tandis que la plus grande des trois autres, qui donnait sur le balcon, aurait été la chambre à coucher des parents.

Ma mère était ainsi faite qu'elle ne s'est jamais pliée à cette convention. Elle avait le goût du changement, je l'ai longtemps appelée M^{me} Simoun, et toutes les pièces ont été successivement ou ceci ou cela au cours de mon enfance.

L'une était désignée sous le nom de « chambre de ménage ». On dirait aujourd'hui « salle de séjour ». Mais ce mot de « ménage » évoque autre chose à mon esprit. J'ai le souvenir d'un fourre-tout

de meubles dépareillés à tiroirs pour y ranger tout ce qui traîne. La table, les chaises jouissent d'une sorte d'autonomie. Elles n'ont point de place assignée et personne ici n'est, comme on dit, « dans ses meubles ». Il y a sur la table un nécessaire de raccommodage. Mains aux dos et le dos contre le fourneau rond, noir, cerclé de cuivre jaune, mon père se balance d'avant en arrière.

Les meubles de la chambre à coucher et de la salle à manger avaient été achetés d'occasion au moment du mariage dans une riche famille juive. D'où leur réputation de beauté. C'était l'opulent hommage du fiancé à la fiancée, laquelle, après trente ans de vie conjugale, jugea pratique de rogner tous les ornements Henri II de ce fastueux ensemble, les tenant pour « nids à poussière ».

Les rideaux de la chambre à coucher, d'une étoffe lourde et rugueuse, tissée, tout au moins à mes yeux, de fils d'or et d'argent, représentaient des scènes à personnages de la Renaissance avec toques à plumes, robes à vertugadin, jets d'eau et, si je ne me trompe, animaux divers. Leur contemplation a modelé mes goûts. Ce luxe, ou réputé tel, a été ma première culture savourée du fond du lit conjugal. Il m'a appris que j'étais susceptible de l'acquisition d'une culture. Je n'étais pas un petit pauvre.

Cette chambre fut aussi le lieu de l'angoisse pour la raison qu'une des fenêtres donnait sur le portail d'entrée. Comment décrire cette grille de fer, qui m'est encore si familière, sans modifier son caractère roturier ? Aucun terme ne convient : tous trop nobles. Elle nous séparait de la rue, c'est un fait,

mais elle ne nous embourgeoisait pas, la maison étant entourée d'un espace sans désignation précise.

Les soirs où l'on me laissait seul, j'allais pieds nus, en chemise, voir partir mes proches à cette fenêtre, l'unique fenêtre de l'appartement qui fit office d'observatoire. On y pouvait surveiller les allées et venues de ceux qui entraient ou sortaient. C'était l'hiver, il faisait nuit. Je montais à la tour de guet. Je verrais les silhouettes s'éloigner – il neigeait ou bien la neige, à cause du froid, crissait, cristalline, sous les pas – puis je ne verrais plus rien. Il me faudrait regagner mon lit tout seul. Parfois la panique me prenait, je ne pouvais plus respirer. Il m'est arrivé de frapper au carreau pour implorer secours. On m'accordait une compagnie et, dans un second temps, j'y ai gagné d'être opéré par deux fois des végétations. Je ne suis pas sûr que c'eût été nécessaire.

Je pleurai quand on me coupa mes boucles. J'étais coiffé à la lord Fountleroy. On m'avait bercé de promesses : j'aurais enfin l'air d'un garçon. Dans le miroir, je me découvris un autre et pendant des années j'ai souffert d'un accès de fièvre puis d'un refroidissement chaque fois que j'allais chez le coiffeur. Il est difficile de distinguer un malaise de sa simulation. « Une comédie ! » dira la femme de mon frère. Moi qui devrais, en théorie, pouvoir départager les opinions, je ne sais pas.

Plus tard commença la valse des déménagements intérieurs. La chambre à coucher permuta avec la chambre de ménage. Ma sœur céda sa chambre aux deux garçons, mon frère et moi : elle

était à ce moment-là institutrice dans un poste de campagne. Au moment du mariage de mon frère, j'émigrai au « bout du corridor » : mon père venait installer son atelier chez nous, là où nous avions dormi. Ma sœur réintégra l'appartement dans la pièce qui, entre-temps, à la suite d'un héritage, était devenue le salon. Elle professait maintenant dans la ville voisine du Locle.

J'essaye de rétablir la chronologie de tous ces changements par le souvenir que j'ai des pérégrinations du piano, mais je n'y arrive pas.

L'appartement comportait des dépendances. Sous le faîte du toit, séparés les uns des autres par des cloisons de bois à claire-voie, les « bûchers » ; au-dessous, les « chambres hautes ».

Au bûcher, lorsqu'on m'y envoyait, je passais la tête par la lucarne et je contemplais d'imaginaires batailles au loin. Les obus pleuvaient sur la ville, y allumaient des incendies. J'avais lu *Le Blocus* d'Erckmann-Chatrion et regardé les images d'une édition ancienne de *L'Année terrible*. Lu aussi l'histoire, dans *Madame Thérèse*, de l'enfant qui conduit le terrible commandant républicain au grenier. J'observais les mouvements de l'ennemi, je renseignais mon commandant. Une balle bien ajustée me faisait dégringoler de mon perchoir. Il y avait quelque chose d'analogue dans *Du cœur* de De Amicis.

La « chambre haute » servait de garde-meubles. On y entreposait les valises, tout un bric-à-brac d'objets, les draps sales entre deux lessives, les doubles fenêtres pendant la saison chaude et les volets pendant la saison froide. L'échange avait lieu

au printemps et en automne. On décrochait les uns des gonds, on y accrochait les autres debout sur l'appui de la fenêtre, et cela n'allait pas sans risques. Au cours de la guerre de 14-18, une de mes tantes avait lâché un volet. On avait cru à l'explosion d'une bombe. Les vitres des doubles fenêtres étaient lavées, on montait, on descendait l'escalier le dos chargé. C'était notre portement de croix semestriel.

En France ce local se serait appelé grenier, mot qui appartient à ma culture livresque et m'évoque une vie enfantine étrangère à la mienne. Moi, je montais à la « chambre haute », lieu évangélique où les disciples se réunissaient après l'Ascension de Jésus-Christ, dans l'attente de la Pentecôte. Un peintre nommé Burnand avait représenté ces hommes tristes et anxieux sur une grande toile que j'avais vue au musée. Un début d'esprit critique m'empêchait de croire vraiment, malgré cette iconographie, à l'existence d'une « chambre haute » pareille à la nôtre en l'an trente-trois de notre ère, dans le centre de Jérusalem. Mais dans la bouche de ma mère comme dans les Actes des Apôtres, le mot était le même. Était-il remonté de nous à la Bible ou avait-il dérivé de la Bible à nous ?

Au sous-sol se trouvait la « cave du milieu » destinée à recevoir ce qui était commun à tous les locataires, et la cave individuelle, ou cave tout court, où s'entreposaient la tourbe et plus tard le coke, quand fut installé le chauffage central. La buanderie était tout à côté. L'été, les jours de lessive, j'y prenais un bain dans un cuveau, entouré de paquets de linge tordu posés sur des chevalets. Les murs dégouлинаient

d'humidité. Armée d'un puisard, la petite M^{lle} Pandel, notre « lessiveuse », m'arrosait de « lissu », autrement dit d'eau savonneuse. Le cheveu rare, rongée par l'eau, elle était borgne pour avoir joué enfant avec une paire de ciseaux, et mère d'une fille bâtarde pour avoir plus tard encore joué... Pour avoir été plutôt la victime d'une fatalité dont on me faisait pressentir déjà qu'elle pesait sur toutes les femmes. Elle portait un œil de verre gris alors que l'autre était brun, œil sans regard mais larmoyant. Elle pleurait toujours de cet œil, sans raison. Étaient-ce bien des larmes ou de l'eau de lessive ?

Elle arrivait et repartait un panier à la main à l'intérieur duquel elle dissimulait, selon les dires du locataire du second, des savons volés. Ce soupçon eut pour effet que ce locataire lui donna son congé. C'était un instituteur de grande vertu chrétienne et pour cela sans indulgence.

Ces lieux hors de l'appartement nourrissaient mes goûts d'exploration. Je croyais courir un danger en montant au bûcher ou en descendant à la cave. Je me risquais en pays inconnu par le *no man's land* de l'escalier, d'habitude clair mais verdâtre en temps d'orage à cause des volets fermés. Nous habitions le rez-de-chaussée, mais souvent, supposant sans doute à tort qu'on guettait mon retour, je gravissais bruyamment quelques marches de plus et les redescendais en tapinois pour tromper cette attente et me procurer l'illusion d'être un Indien rusé.

La clef, que nous appelions la « péclette », était toujours dans la serrure. J'avais découvert à l'étage au-dessus qu'on pouvait ouvrir la porte en tirant sur

le nœud d'une ficelle dissimulé dans une moulure. Je n'étais pas le seul à faire preuve d'astuce.

Chaque matin, le laitier sonnait et entraît. Accrochée à son bidon, la mesure dont il se servait pour nous livrer un litre et demi de lait brimbalait contre le métal. Il était habillé d'une blouse grise nouée dans le dos par un nœud comme un petit chou-fleur faux cul. D'une ferme que je connaissais, devant laquelle nous ne passions jamais au cours de nos promenades sans dire: «c'est la ferme du laitier», il arrivait en char et l'hiver en traîneau.

Le paysan qui nous livrait les «bauges» de tourbe venait de beaucoup plus loin, des marais de la Sagne d'où ce combustible était extrait et séché sur place. J'ai pris plaisir à lire les pages d'Aragon, dans *La Semaine sainte*, consacrées à cette industrie. Les mottes rectangulaires étaient empilées les unes sur les autres au-dessus de la tranchée d'où on les tirait. Elles formaient de bizarres clochetons découpés évoquant je ne sais quoi d'oriental. Les chars qui servaient au transport étaient eux aussi bizarres, assez semblables à des séchoirs à tabac ou à maïs, comme j'en ai vu en Galice. À l'automne, ces chars se suivaient sur la route en longues théories. Par un système de porte à bascule la tourbe dévalait d'un coup sur le trottoir. À nous de la transporter à la cave.

Tout comme il nous revenait de porter le bois au bûcher. Un beau jour une scie mécanique à ruban s'installait dans la rue. Les bûches sciées étaient ensuite fendues à la hache sur un billot. Elles éclataient en morceaux.

Ainsi les dépendances nous apprenaient que nous dépendions du tourbier, du bûcheron, que la ville était liée au plat pays du marais, aux montagnes boisées d'alentour, que nous vivions à un certain rythme des saisons, chaque mois ramenant les mêmes paysans et artisans, nous associant à leurs travaux. Il y avait les couvreurs au printemps réparant les dégâts provoqués par la neige. Certains toits étaient encore couverts de bardeaux qu'ils jetaient d'en haut et qui voletaient dans l'air. Il y avait en automne les émondeurs d'arbres qui nous fournissaient l'occasion d'une fête guerrière, puisque nous utilisions les baguettes coupées à nous confectionner sabres, fusils, arcs et flèches. S'ensuivait une période agitée de démonstrations belliqueuses.

Quant aux matelassiers, avec leur carde en forme de balançoire à clous, ils étaient associés aux grands nettoyages domestiques. On sortait les lits dans la cour, matelas et sommiers, on tapait et on époussetait. Ma mère s'adonnait à ces tâches avec une telle ardeur – le mot *putzfrau* (femme nettoyeuse) nous vient de Suisse alémanique – qu'elle en avait la nuit suivante une indigestion.

Par contre c'est l'hiver que les tapis étaient battus dans la neige. Nuages de poussière à la belle saison, traînées sales au temps des frimas.

Par une porte-fenêtre notre appartement donnait sur ce que nous appelions le balcon, lequel était en fait une terrasse que quatre marches d'escalier reliaient à la cour. Grâce à un mouvement tournant dont je me félicitais comme d'une opération de haute stratégie – je me prenais alors pour Bonaparte

en Italie – je pouvais rentrer clandestinement chez nous, surprendre ma famille. Je pouvais aussi escalader l'une ou l'autre des fenêtres avec plus ou moins de facilité, m'assurant ainsi une certaine liberté, puisque mes sorties et mes retours échappaient à tout contrôle. Cet exploit n'avait d'ailleurs rien de répréhensible: il s'accomplissait à l'intérieur des limites de la cour et personne, gendarmes ou parents, n'avait rien à y redire. J'entrais par effraction sans être vraiment coupable. Mon besoin de transgression et ma bonne conscience s'en trouvaient également satisfaits.

Je souhaiterais par ces détails essayer de faire comprendre ceci: notre zone d'occupation des lieux débordait la stricte surface de l'appartement, elle s'étendait alentour sur un certain espace, elle englobait une part de plein air. Le privilège d'avoir habité une maison en retrait de la rue m'a donné du champ. J'ai pu me risquer dehors sans être vraiment dehors, me replier vers le dedans sans me sentir reclus. Je prenais de la distance à l'égard de mon environnement ou au contraire je l'abolissais selon mon humeur ou les circonstances. J'étais sans le savoir, par la simple existence de cette zone franche autour de nous, dans un état de singulière ambiguïté sociale et psychologique avec autrui.

Le portail était à deux battants, l'un des deux toujours ouvert. Je le vois, je ne puis le faire voir. Par contre, les trois boutons de sonnette à droite de la porte d'entrée, je ne les vois pas, mais je sens qu'avec un effort de ma part ils pourraient m'apparaître un jour. La case est vide, mais préparée.

L'escalier, lui, n'est plus pour moi qu'un espace. Pourtant, effacés de ma mémoire, les barreaux de la rampe ou les marbrures du mur, le cliquetis de la porte donnant accès à l'escalier de la cave sont encore associés en moi à des mouvements de mon bras, à mon index qui suit la veine du faux marbre. C'est pourquoi, sans être capable à ce sujet de raconter quoi que ce soit, j'en garde et j'en cultive la stérile nostalgie. Attitude absurde car, bien sûr, je pourrais en avoir le cœur net, sinon heureux. Je pourrais me renseigner auprès de mes proches survivants, mais cette connaissance me serait étrangère. Tout comme je pourrais, à cinquante ans d'intervalle, aller y voir moi-même : la maison existe encore. Mais cette manière de renouer avec le passé ne serait pas naturelle, selon ma pente en profondeur. Elle mettrait de la turbulence dans mes souvenirs. Ma mémoire serait forcée, au double sens d'exagéré et de violé.

D'ailleurs, ce portail lui-même, que je vois si bien, il m'est impossible de le décrire dans sa vérité. Je n'aurais pour le faire que des noms communs, or il me faudrait des noms propres, je veux dire qui lui appartiennent en propre. Le mot italien *portone* m'a posé plus tard le même problème. Avec son augmentatif – *one* qui m'évoque Rome, son poids, ses couleurs, ce mot qui veut dire « porte sur rue » ne me semble avoir en français aucun équivalent. De même mon cher « portail ». Nous disions : « ... devant le portail... Attends-moi devant le portail ».

Certains termes régionaux adhèrent si fort à ce qu'ils nomment que je répugne à les remplacer par

le mot correct. La « péclette » par exemple ou le « cafignon » qu'une fausse honte, tout à l'heure à propos de mes exercices gymnastiques, m'a empêché d'utiliser à la place de pantoufle. Qu'a-t-elle de commun, cette « péclette » avec l'objet nommé clef, dans sa forme, sa fonction, l'usage que j'en ai fait si longtemps ? Ainsi je m'aperçois que pour demeurer véridique, je devrais rester fidèle à l'aire linguistique où j'ai grandi.

Ma mémoire est déficiente. Mon langage est menteur. Je ne désire pas y suppléer en sollicitant le pouvoir créatif de la réminiscence dont on fait si grand cas depuis Proust. Je préfère rester pauvre en démêlant soigneusement ce qui est de moi et ce qui découle de l'entraînement verbal. Mon dessein est de retrouver au fond de moi le grain de moutarde (réminiscence biblique !), d'interroger les premiers signes de sa germination.

JEUX

FAISAIT partie de l'ameublement de la chambre à coucher un fauteuil que je possède encore à la campagne, mais qui a changé d'aspect.

De chaque côté de l'appuie-tête en forme de rouleau dodu, il y avait une applique de métal représentant en haut-relief une tête de lion. Dans sa

gueule était passée une boucle et à cette boucle attaché un cordon torsadé terminé en « flocc ».

J'hésite sur le nom exact de cette pièce de passementerie. Gland ? Je préfère conserver « flocc » en le tenant pour une déformation de l'italien *fiocco* dans l'expression si jolie de *in fiocchi* qui signifie de gala, avec munificence. Ce flocc en effet était somptueux.

Le jeu consistait à faire tourner la boucle entre les canines du lion, à tirer sur le cordon comme sur un licou. L'animal ne bronchait pas.

Ce fauteuil éléphanterque était un de mes dieux domestiques. Je pouvais l'agacer sans danger. Sa passivité finissait par donner à mon jeu le tour hypnotique d'un rite indéfiniment répété.

Une lingère tout droit sortie d'un tableau du peintre bernois Anker venait en journée deux ou trois fois l'an. Nous la plaisantions parce qu'elle n'aimait pas les lentilles. Elle ne comprenait pas comment Ésaï avait pu troquer son droit d'aïnesse contre un pareil plat. C'est sans doute la seule réserve qu'elle ait jamais formulée au sujet de la Bible.

Elle m'interdisait de m'approcher de la machine à coudre, mais lorsque celle-ci, après utilisation, était remise à sa place au corridor (ma mère ne s'en servait jamais, elle était nulle en couture) j'en pouvais faire mon jouet. Il va de soi qu'on avait déboîté le mécanisme entre la pédale et le corps de la machine. Couché par terre, j'actionnais cette pédale des deux mains. Elle faisait tourner une roue par un levier articulé dont la tête m'évoquait un gymnaste en train de s'exercer à la barre fixe. Mon

effort était toujours suivi des mêmes effets. Je n'étais jamais lassé de me sentir à l'origine d'un mouvement toujours pareillement obéissant. À force de répéter l'expérience, il est probable que je me voyais moi-même devenu un gymnaste et j'y prenais un plaisir ensommeillé.

Dans les mêmes dispositions d'esprit, je me suis souvent amusé, couché sur le dos, à faire tourner avec les pieds le tabouret du piano. Je m'y acharnais encore plus lorsque mon frère était assis dessus et que j'essayais de l'empêcher de taper ses rengaines. Il jouait d'oreille, ce qui était parmi nous réputé peu sérieux. Les enfants amplifient les condamnations des adultes et les mettent à exécution alors qu'elles n'étaient que verbales.

Peut-être, d'ailleurs, étais-je simplement emporté par un rythme, sans volonté de nuire. L'activité ludique ne vise pas à obtenir un résultat. Elle ignore les effets. Elle procure à l'enfant la sécurité par l'accoutumance et l'atonie par le mouvement.

Un oncle quelque peu margoulin nous avait quasi mis en demeure de lui acheter un tapis. La mort d'une tante nous avait fait hériter d'un canapé et de trois chaises. L'ensemble avait alors formé, en y ajoutant le piano, le salon qui remplaça, je crois, la « chambre de ménage ». J'y passais des heures. Ce luxe favorisait l'évasion.

Je jouais aux billes sur le tapis. J'y jouais aussi dans la rue, mais ce n'était pas le même jeu. Celui de plein air était de compétition : on gagnait ou on perdait. On contestait les résultats et on échangeait des coups. Le jeu du salon était solitaire et sans fin.

Rien ne le sanctionnait, il n'y avait ni bons ni mauvais coups, ni victoire ni défaite, mais tout était revêtu de signification. Les dessins du tapis servaient de champ à cette interminable aventure et mes plus belles agates et cornalines, de héros personnalisés. Le hasard les faisait rouler d'un signe à un autre, un enchaînement s'esquissait. Je ne parlerai pas d'une histoire, car je ne pense pas qu'il y ait eu quoi que ce soit de narratif dans ces déplacements de billes sur le tapis – du moins je n'en ai conservé aucun souvenir. Il y avait seulement une succession, des parcours commandés dans leurs péripéties et leurs décryptages par d'obscurs raisonnements.

Je ne me racontais rien. J'étais pourtant absorbé, prisonnier du jeu, c'est-à-dire de la disposition symétrique des arabesques du tapis. Mes billes allaient de l'un à l'autre des dessins, les traversaient ou s'arrêtaient à l'intérieur, à leur droite ou à leur gauche. Selon les significations que j'en tirais, je donnais telle ou telle suite à la partie. Une grande tranquillité régnait, personne ne venait me déranger. Je parlais sans doute à haute voix. C'est de mon propre vouloir que j'interrompais ce singulier usage du tapis margoulinesque pour sauter de sa surface magique et regagner le bas monde.

Aujourd'hui je ne m'agenouille plus par terre, je m'assieds à ma table de travail. J'ai un petit attirail devant moi : le calendrier qui mesure le temps, la montre de gousset qui me vient de mon père, l'encrier dans lequel je trempe ma plume, les crayons et les stylos-billes dans le gobelet d'argent. Instruments du jeu visible, mais invisible est le canevas,

pareil à la trame du tapis, selon lequel j'écris. Les mots me viennent. Ils roulent, déçoivent ou dépassent mes intentions, ce qui donne une tournure imprévue à la narration. Je modifie mon projet au hasard des rencontres de mots. J'écris comme je jouais jadis à prêter du sens à ce qui n'en avait pas. J'ai le même besoin de solitude, de silence, de calme qui hier me faisait manier les billes, qui à présent me fait noircir la page.

Ce tapis, je viens de m'apercevoir qu'il se trouve dans un de mes anciens livres, *Une manière de durer*, comme identique terrain de jeu, occasion de combinaisons et de hasards qui préfigurent l'exercice d'un art, mais cette première fois-là, c'est de musique, non de littérature qu'il s'agissait.

Je ne me souvenais pas m'être déjà souvenu de lui. Ce n'est pas une réminiscence jaillie du néant, une récréation, mais un savoir catalogué à mon insu dans ma mémoire, une survivance méconnue.

Ce tapis – ou tout autre objet insignifiant – un concours de circonstances fortuites l'avait fait entrer au sein de notre ménage, puis de mon imaginaire. Apparemment il s'y est fait oublier, mais il a bien été là toute ma vie, perdu dans l'hétéroclite bagage matériel de tout ce qui a pu m'entourer de ma naissance à aujourd'hui.

J'avais reçu à l'occasion de Noël de petits soldats. Ils n'eurent jamais droit au salon, je les faisais évoluer sur le parquet de la salle à manger. La grande Histoire me fournissait des récits de bataille pour les animer. Ou plutôt des noms: victoires et défaites, maréchaux et archiducs. Je ne remontais

jamais en amont de 1789 ni ne descendais en aval de 1870.

Mes effectifs étaient maigres. Il me fallait les compléter avec des Indiens, des animaux de basse-cour, des toupies en forme de papillons. Je les baptisais division Drouot ou cuirassiers de Milhaut. Personne n'a jamais su ce que ces figurines disparates représentaient pour moi. Mon imagination les prenait en charge, les transformait. Elles avaient deux vies, l'une tributaire de mes doigts sur les lames du parquet, l'autre légendaire dans mon esprit.

J'ai toujours été incapable d'inventer quoi que ce soit. Il me fallait pour rêver quelque chose à manipuler et de cette activité-là, tout doucement, sans en avoir conscience, je me libérais peu à peu pour modifier par petites touches.

Nous avons recueilli un chat perdu. Le voisin du dessus détestait les chats et lui donnait la chasse. Pour faire cesser ces sévices sans se brouiller avec le voisin, ma mère décida de tuer le chat. Cette solution finale valait mieux, selon sa logique, que les continuel pécils auxquels la bête était exposée. Je ne me souviens pas m'être révolté contre cet irréfutable raisonnement. Aussi bien ce bon sens maternel m'était familier.

Ma mère demanda au voisin de faire office de bourreau. Il fourra le chat dans un sac, l'assomma au juger, l'étrangla pour plus de sûreté. Tout cela en souriant de ses moustaches rousses en croc. Ma mère mit le cadavre dans un panier et alla le porter au chauffeur du train régional à vapeur qui traversait

notre quartier et s'arrêtait tout près de chez nous à la gare rose, dite de l'Est, pour qu'il le brûle dans sa locomotive.

Le lendemain je confectionnais une croix que je plantai au pied d'un des arbres de la cour. La mort du chat m'avait-elle bouleversé? J'en doute. Je ne revenais pas sur ce qui était fait. Je travaillais de mes mains à édifier un tombeau. Vide, mais peu important. Ma fantaisie y suppléait. Inspiré par un rituel venu du fond des âges, je donnais une suite à une histoire trop vite terminée. Soit inconscience, soit lâcheté, je n'avais pas pu peser sur son déroulement antérieur. J'apportais maintenant réparation, je corrigeais la réalité. Je détournais la connaissance que j'avais de cette réalité à des fins de célébration. Je me refusais à rester au niveau des faits, à en tirer même une leçon utile, j'en décollais pour gagner un milieu plus favorable où mon action pouvait se déployer sans obstacle. J'ai souvent ainsi fait provision de savoir pour n'en tirer qu'un parti de commémoration.

Le romancier est ainsi fait. Le monde, il le prend comme il est : effrayant, enivrant. Il laisse les faits se dérouler selon leur pente. Il n'intervient que pour donner le coup de pouce, mettre l'accent, rendre expressif et significatif. Surtout que rien ne bouge : c'est lui qui anime. Son activité créatrice dépend donc de sa passivité profonde. Sa propre vie, la vie des autres suivront leur cours. Seule importe la vision qu'il en a, qu'il en offre. Il ouvre les yeux d'autrui sur ce qu'il n'a pas voulu modifier, afin d'édifier sur l'état réel des choses. Son ambition en

souffre, il ne peut être à la fois au four et au moulin. Il semble n'avoir ni courage ni générosité. Il pourrait passer pour veule si sa parole, subséquemment, n'était pas dénonciatrice.

Les plus grands écrivains – Hugo, Goethe, Tolstoï, T. E. Lawrence, Malraux – échappent à cette fatalité. D'une envergure telle qu'ils ont pu à la fois agir au sein de l'imaginaire comme au sein du réel. Et à l'inverse de ce qu'on pourrait en conclure, il n'y a pas eu dilapidation mais multiplication des énergies dans l'un et l'autre de ces domaines. Ce don est exceptionnel.

La croix dressée sur le minuscule tertre intrigua les camarades du quartier. De derrière la barrière de la cour ils la contemplaient et me demandèrent ce qu'il y avait dessous. Je répondis la vérité: il n'y avait rien du tout. Leur étonnement réprobatif me fit prendre conscience, je crois, du risque qu'il y avait à poursuivre ainsi seul une idée sans souci de véracité. Je venais aux yeux des autres d'accomplir un devoir menteur. J'étais fou. Or au contraire j'avais obéi à la plus sincère et humaine impulsion. Je n'étais pas fou. Me découvrant en butte à l'incompréhension d'autrui, je compris peut-être alors qu'il fallait disposer de beaucoup d'assurance pour opposer à la réalité vraie une autre réalité imaginaire. Ce qui aurait pu paraître d'abord comme une fuite devant la vie conduisait à un dur affrontement.

Mes camarades agrippés à la barrière continuaient à considérer la croix avec scepticisme. Ils s'informaient non sans malveillance, et moi, incapable d'expliquer ma singulière initiative, je

bafouillais, je me taisais. À tort j'avais honte, comme j'ai toujours eu honte de justifier la teneur de mes livres, de commenter le rapport qu'ils entretiennent avec ce que j'ai vécu.

J'ai souvent cherché à entraîner mes camarades dans mon sillage, à leur faire partager mes rêveries. Je les engageais dans un spectacle de cirque, nous élevions ensemble des forteresses de neige. Mais la plupart du temps leur bonne volonté à s'intégrer dans mes histoires inventées était risible de maladresse. Ils se retiraient du jeu, méfiants, bientôt hostiles.

L'existence d'un jeune voisin m'a fait comprendre ces réticences. Celui-ci disposait sur le mur qui séparait notre cour de son jardin tous les animaux de la ferme. Il les promenait d'une main précautionneuse, il leur parlait, il partageait leur condition. Il avait l'esprit sain, mais enfantin. Tenus à l'écart de ses jeux, nous, les garnements de la rue, nous le méprisions et nous moquions de lui. C'était le Paulet. J'avais l'impression qu'il était un peu mon double, ce chouchou conservé dans le coton de ses fabulations. J'avais vergogne à me découvrir sous les traits d'un tel sosie. Mes héroïsmes guerriers, mes inventions funèbres pouvaient donc revêtir ce même puéril aspect ? Je devinais déjà qu'avoir l'esprit romanesque pouvait vous condamner à la solitude et faire de vous un personnage non seulement malheureux mais dérisoire. Contraint de se mettre en frais de représentation pour vivre de sa plume, l'écrivain n'en est pas moins souvent, comme homme public, un animal ridicule, animateur de vaines comédies.

Je fus par la suite plus circonspect et limitai mes exhibitions à notre appartement.

Mon père, homme paisible s'il en fut, avait reçu de mon grand-père, chasseur et fin cuisinier, un attirail de chasse dont je m'attribuai la courte épée damasquinée. Je la ceignais dès mon retour de l'école et déambulais d'une pièce à l'autre. À cela se limitaient mes démonstrations militaires, mais dans mon cerveau quelles mêlées !

Il m'arriva de compléter ce déguisement en empruntant à ma sœur un manchon de fourrure noir. Je me le plantais sur la tête en le faisant tenir par une ceinture en guise de jugulaire. Du coup je me sentais dans la peau d'un lancier polonais – de ceux qui se sacrifièrent pour couvrir la retraite des Français le dernier jour de la bataille de Leipzig, comme je l'avais lu dans *Le Conscrit de 1813*. Ou bien je m'asseyais au piano et jouais les quelques mesures de Chopin que j'avais été capable de déchiffrer à cette époque. Je devenais alors un virtuose reçu dans les salons de l'aristocratie romantique. On m'écoutait avec ravissement. Je me levais, je saluais, je me remettais au piano. Tout cela dans une pièce heureusement vide, mais on devait m'entendre des autres pièces et que pensait-on de moi ? Personne ne m'en a jamais rien dit. Comme personne ne s'est jamais étonné de mes accoutrements. Je venais pourtant à table ainsi ceinturé et coiffé. C'était comme si on ne m'avait pas vu, inexistant pour avoir rejoint le monde de mes fantasmagories.

L'anecdote m'a été rapportée, mais son exactitude m'est confirmée par un vague souvenir : celui

d'avoir un soir caché sous un lit la serviette d'école de ma sœur, alors élève de l'École Normale. Acte que je crois avoir oublié aussitôt après l'avoir accompli, car le lendemain matin, malgré le branle-bas des recherches infructueuses, je dormais. Personne ne semble avoir eu l'idée, me soupçonnant coupable, de me réveiller. Ma sœur dut se rendre à ses cours sans livres ni cahiers et j'ignore comment la serviette se retrouva, si je fus impliqué dans l'affaire. Cette indifférence aux suites de mon initiative reflète le sentiment où j'étais de mon innocence. Certes, le soir précédent, j'avais caché l'objet et je soupçonne qu'il y avait dans ce geste un mouvement de jalousie et d'indiscipline à l'égard de mon aînée qui d'une part menait une vie plus indépendante que la mienne et d'autre part pesait sur ma liberté par sa perpétuelle sollicitude. Tout de même, c'était pour rire et ma surprise a certainement dû être grande à découvrir le lendemain matin l'aspect dramatique que ma farce avait revêtu. Au point de ne pas la reconnaître ni de m'en avouer l'auteur. C'était raté. L'enfant que j'étais – pas plus de cinq ans, d'après mes calculs – ne pouvait comprendre pourquoi. Je me tus et on étouffa l'histoire.

D'une seconde anecdote, j'ai un souvenir plus précis.

Un ami de la famille était en visite chez nous. Je ne l'aimais pas. Il parlait fort, d'une manière précipitée, il faisait rire, toute l'attention de l'auditoire se concentrait sur lui. Il se leva, les jambes à demi fléchies, pour donner plus de poids à l'une

de ses saillies. Je retirai la chaise derrière lui. Il s'écroula par terre en voulant se rasseoir. Cela fit un bruit terrible de canasson les quatre fers en l'air. Personne, me semble-t-il aujourd'hui, ne fit mine de me tenir pour responsable de l'incident. On eut peur rétrospectivement : il aurait pu se casser le coccyx. Je ne sais pourquoi la fracture de cet os était si redoutée parmi nous, à peu près à l'égal de « la prostate », comme si elle se produisait quasi quotidiennement. Quant à moi, je fus stupéfait. Il n'y avait aucun rapport entre mon geste discret d'écartier la chaise et le patatras, les exclamations d'effroi qui avaient suivi. J'avais cru faire une plaisanterie au plaisantin, m'associer au boute-en-train, comme deux clowns de cirque, et voici que cela aurait pu, ainsi qu'on dit, se terminer tragiquement. Ce n'était pas de cette façon que se déroulaient les choses dans les livres et au cinéma : on éclatait de rire, on s'en tapait les cuisses. J'avais espéré le succès, les applaudissements. Je récoltais la peur, puis un silence gêné, peut-être suspicieux.

Lecteur de *La Semaine de Suzette* et autres recueils de feuilletons convenables, j'avais cru agir en enfant espiègle, cet âge sans pitié parce qu'il ignore les conséquences de la cruauté simulée. Il tue et le mort se relève en époussetant ses vêtements. Mourir est pour lui la tarte à la crème.